

L' Abeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 25 MARS, 1880.

No. 28.

Les deux pains.

Pour deux enfants à table était double content
Où l'on voyait pains blancs, de farine pareille ;
Mais l'un tout chaud, brillant, moelleux au toucher
Spongieux, élastique, excellent à manger
Et l'autre froid, rassis. La rigole était sans force
S'émiettant sans honneur, la croûte, vite écorce.
Se taisait sous la dent. Le choix est bientôt fait.
Chacun des affamés éprouve même attrait,
Mais l'un cède et consent ; l'autre offre résistance.
Puis tous deux vont au lit. Mais quelle différence !
Le sommeil du premier n'est qu'un long cauchemar
Plein de gouffres, de glas, de gifles de jaguar.
Le pain gonflé s'agite à rompre la pituité ;
Discret comme toujours le pain rassis chemine
Sans causer ni terreur ni songes alarmants.
Aussitôt quand le matin revit nos jeunes gens,
Autant le circonflex se montra vif, alerte,
Que l'imprésent parut se garder, lourd, inert.

MORALE.

Ainsi de l'amitié suivant que la raison
Fert ou non de Mentor à l'inclination.
L'amitié trop sensible est d'abord admirante,
Mais elle est indulgente et souvent décevante,
L'amitié raisonnable offre avec moins d'atours
À l'homme voyageur un bienfaisant concours.

VERSIC.

La Société Laval.

Son histoire.

(Suite.)

Si la Société Laval, confiante dans la force et la vigueur des jeunes intelligences qui se développaient dans son sein, pouvait compter sur des jours glorieux et prospères, elle n'était pourtant pas à l'abri des vicissitudes humaines, et plus d'une fois il lui fallut subir les revers de la capricieuse fortune : c'est ce que nous pouvons constater surtout durant les années 1865 et 66. Pendant cette période, en effet, un sombre nuage semble voiler l'horizon, d'ordinaire si pur, de la Société. On ne retrouve plus chez les membres cet esprit de zèle et de dévouement qui est la condition *sine qua non* de tout succès réel : une certaine apathie, une froideur mortelle semble paralyser toute action et comprimer les plus beaux élans. Aussi, les annales de ces deux années ne nous offrent-elles rien de bien remarquable : tous les travaux se ressentent de cet atmosphère lourd et peinant qui régnait alors.

Mais si l'étoile de la Société Laval avait dérobé quelques-uns de ses rayons, elle ne s'était pas éclipisée tout à fait : ce repos n'était qu'une élaboration lente de la sève qui bientôt allait circuler avec énergie et faire éclore les années 1867, 68 et 69. La première partie de

cette période est restée célèbre par les deux séances publiques données à l'Université.

La Société Laval, encore timide, n'avait osé jusqu'alors s'exhiber devant le public. Une fois seulement, en 1859, elle avait essayé ses forces en présence d'un auditoire semi-public. Toutefois, c'était un achèvement vers un théâtre plus élevé ; en 1867, nous la voyons vaincre sa timidité et affirmer dans une séance publique et solennelle la force et la vigueur qui l'animait. Cette séance eut lieu dans la grande salle de l'Université, en présence de plusieurs membres du clergé et de l'élite des citoyens. Les galeries, ajoute même le chroniqueur, *gémissaient sous le poids des dames*. Le sujet de la séance était celui-ci : l'esclave Pedanius assassina son maître ; selon les lois de l'empire, le meurtrier devait subir la mort avec les quatre cents autres esclaves de Pedanius. Le peuple, ému de pitié pour ces malheureux, demande leur pardon. L'affaire est référée au Sénat : les uns défendent les esclaves, les autres les condamnent. Enfin on vote et les esclaves sont absous. Rien de plus magnifique que cette délibération solennelle : l'aspect imposant de ces graves sénateurs revêtus de leurs toges aux bords empourprés, le vif intérêt de ces débats où il s'agissait de la vie ou de la mort de quatre cents esclaves, et surtout l'habileté avec laquelle les orateurs s'acquittèrent de leurs tâches, les discours éloquentes qui furent prononcés de part et d'autre, tout était bien propre à attirer l'attention des auditeurs et à assurer le succès de cette soirée : aussi fut-il complet.

La seconde séance publique eut lieu en 1868 : le sujet était ainsi conçu : "Depuis quelque temps, les Sœurs de la Charité sont arrivées à Constantinople. Le sultan qui en est informé, consulte le Divan, son conseil suprême, et lui fait demander s'il est opportun de permettre aux Sœurs de s'établir à Stamboul." La discussion fut vive et animée : l'éloquence du style et la grâce de la déclamation ne le cédaient qu'à la force des arguments. Enfin après de longs débats dont l'intérêt captiva tous les esprits, le conseil vota pour l'admission des Sœurs : inutile de dire que cette décision fut chaleureusement applaudie par tout l'auditoire.

Les membres de la Société Laval, sans se laisser éblouir par ces brillants succès, ne voulurent pas se reposer sur leurs lauriers, mais redoublèrent d'ardeur et de zèle pour faire prospérer de plus en plus leur intéressante institution. Plusieurs travaux importants signalent cette période : on remarque en particulier l'éloge historique qui semble captiver les goûts des jeunes orateurs ; et certes, ce genre de travail n'était pas indigne de leurs généreux efforts non plus que de l'attention des membres. En effet rien de plus intéressant et de plus agréable que de voir passer sous nos yeux ces nobles figures dont s'honorent les annales de l'humanité. Ici, c'est l'apôtre irlandais, le grand St Patrick, qui s'immola avec tant de générosité pour la liberté de la Verte Erin, comme le saint patriarche s'était immolé pour sa conversion. Plus loin, c'est Lévis, ce brave guerrier dont le génie a fait tant d'honneur au Canada, et qui, sur le champ glorieux où Montcalm venait de succomber, montra à l'Anglais combien est terrible l'agonie d'un peuple de foi et de liberté. Ailleurs on célèbre les glorieuses excursions d'un Pizarro et d'un Fernand Cortès, la magnanime constance d'un Champlain, jetant sur la pointe d'un cap isolé les fondements d'une colonie dont la gloire future devait immortaliser le nom de son fondateur, ou enfin l'héroïque dévouement d'un Plessis, en qui l'Eglise du Canada verra toujours un de ses plus saints pasteurs, et la patrie son plus ferme défenseur.

Bien que l'arène de la discussion, pendant cette période, n'ait pas vu un très grand nombre de lutteurs fouler ses sables brûlants, elle n'est cependant pas demeurée déserte. Quelques jouteurs habiles s'y livrèrent aux agréables exercices de la parole et débattirent quelques-unes des plus intéressantes questions de l'histoire, comme celle-ci, par exemple : lequel de ces quatre génies : Mahomet, Guttemberg, Voltaire et Christophe Colomb, a exercé dans le monde la plus grande influence bonne ou mauvaise ? Il était juste d'accorder la palme au génie infernal qui avait éteint le dix-huitième siècle. Parmi ces discussions, quelques-unes furent improvisées, mais leur succès fut très-incertain : le feu de l'inspiration, souvent insensible au souf-